

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.—U., \$3.50.

Tout semestre commencé se paie en entier.

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 29.

JEUDI, 20 JUILLET 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

*L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les États-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

## UNE ARME NÉGLIGÉE

Le *Saturday Review*, journal anglais fort estimé, passant en revue les dernières élections municipales en France, s'étonne du peu d'intérêt qu'elles ont excité et du petit nombre de personnes qui se sont présentées au bureau de votation. Cependant, les questions en jeu en ce moment en France valent grandement la peine qu'on se dérange. C'est aux conseils municipaux que revient le pouvoir d'appliquer la nouvelle loi d'éducation. Comme celle-ci a pour but d'exclure tout enseignement religieux de l'école, les catholiques auraient dû tenir à se faire représenter le plus possible dans ces assemblées, pour faire échec au gouvernement. S'ils avaient déployé un peu d'activité, ils auraient entravé dans une large mesure le fonctionnement de la loi athée, car les amis du gouvernement ont fait aussi preuve d'une grande indifférence à l'endroit des élections.

Il n'est que trop vrai que la science du *self government* en est encore à ses débuts en France. Pour la majorité, le gouvernement, quel qu'il soit, est tout ; on attend tout de lui, et on est malheureusement prêt, surtout parmi les classes honnêtes, à le laisser tout conduire à sa guise. S'il pousse le pays vers les abîmes, tant pis pour lui ; il en sera responsable, et l'on se dégage ainsi lestement des préoccupations politiques, comme s'il n'y allait pas de l'avenir de la patrie, de la famille et de leurs plus chers intérêts.

Ces braves gens ne sont ni de leur temps, ni de leur époque. Ils comprendraient qu'on leur demandât de défendre au prix de leur sang ces intérêts qu'il ne veulent pas essayer de sauver par leur vote. On dirait que le scrutin leur inspire une espèce d'horreur ; on dirait qu'ils ne veulent pas lutter avec une arme qui est aussi bien celle du scélérat que celle de l'honnête homme. Aux élections de l'année dernière, les représentants de l'aristocratie, retirés à leurs châteaux pour l'ouverture de la chasse, dédaignaient de venir à Paris voter pour le seul candidat conservateur qui eut chance d'être nommé. C'est ce qui faisait dire à un journal légitimiste que ses amis s'entendaient admirablement à se plaindre mais non à agir !

Il nous semble aussi que les monarchistes ne savent guère profiter des nombreuses fautes de leurs adversaires. Les chefs, les grands noms, les journaux conservateurs ne tentent pas assez d'arracher une partie du peuple à ses maîtres actuels, à faire cause commune avec lui, à trouver un terrain sur lequel leurs intérêts seraient identiques. Pourquoi toujours parler d'un passé qui effarouche le peuple et qui ne sert en rien la bonne cause dans le présent ? On n'attire le peuple qu'en lui parlant de ses intérêts. Qu'on lui démontre que le radicalisme ne l'a pas enrichi comme il l'avait promis ; qu'on lui démontre l'augmentation des dépenses du gou-

vernement, qu'on lui fasse voir l'état exploité au profit des frères et amis, la France sans force au dedans, humilié et bafoué au dehors, le radicalisme en contradiction avec lui-même, et l'aspect des choses aura bientôt changé. Surtout que les monarchistes de toutes nuances mettent fin à des divisions qui font la force de leurs adversaires et les livrent sans merci aux caprices d'un Parlement, à la hauteur de toutes les audaces révolutionnaires.

Nos amis de France pourraient tirer de notre histoire, depuis le commencement du siècle, d'utiles, de salutaires enseignements. Où en serions-nous aujourd'hui si, après les événements de 1837-38, nous nous étions renfermés dans l'abstention au lieu de courir aux bureaux de votation, au risque d'y rencontrer les assommoirs de lord Sydenham ? Les Canadiens, sans fortune, sans influence alors, se sont sauvés grâce à leur activité, grâce à leur participation aux affaires publiques. Nous avons combattu aussi vaillamment sur le terrain politique—mais avec plus de succès—que sur le champ de bataille. Sans vouloir brûler de l'encens à notre vanité, nous pouvons dire que nous avons donné à la vieille France, à la vraie France, un exemple qu'elle devrait imiter. Franchement, si quelques-uns de nos hommes publics étaient appelés à diriger là-bas les affaires des monarchistes, nous le disons au risque de passer pour paradoxal, elles auraient bientôt changé d'aspect et ces représentants de la Nouvelle-France ne tarderaient pas à faire entrer la vieille France dans la voie de la régénération et de la justice !

A. D. DECELLES.

## L'ÉGYPTE

Les affaires d'Égypte sont terriblement embrouillées à l'heure qu'il est. Il se trouve que l'Angleterre n'a rien gagné au bombardement d'Alexandrie, puisque l'auteur présumé de tous les embarras présents, Arabi-Pacha, s'est échappé de la ville avec l'armée égyptienne pour se diriger en toute hâte sur le Caire. Il serait bien plus difficile de l'atteindre en ce dernier endroit qu'à Alexandrie. Le Caire est une ville de l'intérieur, très fortifiée et il faudrait une puissante armée de débarquement pour en faire le siège. A la vue du résultat du bombardement d'Alexandrie, les Français qui avaient vu avec peine leur flotte rester inactive pendant que les cuirassés anglais faisaient feu de toutes pièces, se réjouissent presque de cette inertie. Les choses ne sont pas plus avancées qu'au premier jour. L'Angleterre redoutant de courir sus à Arabi-Pacha au Caire, demande à la Turquie de rétablir elle-même la paix dans les états de son vassal. Il est probable que celle-ci ne trouvera guère acceptable une tâche dont l'Angleterre s'était tout d'abord chargée et devant laquelle elle semble aujourd'hui vouloir reculer. On suit avec anxiété en Europe les derniers événements qui pourraient bien mener à un embrasement général.

## LA RÉVOLUTION EN ITALIE

L'HOMME AU PHOSPHORE

“Donnez-moi la proportion des gazes qui constitueraient le corps d'Annibal à la bataille de Cannes, et je le ferai vivre, agir et commander devant vous.” Ainsi parlait devant un congrès scientifique réuni à Belfast le grand Moleschott, aujourd'hui sénateur du royaume d'Italie et professeur à l'Université de la Rome régénérée par Humbert I. L'histoire ne dit point qu'il ait opéré ce prodige ; elle ne dit même pas que les *savants* de Belfast le lui ait demandé. Qu'est-il besoin de preuves depuis que Renan a proclamé toute belle phrase une bonne action, et depuis que la science s'est habituée à se contenter des affirmations les plus audacieuses ?

Grâce à ses doctrines matérialistes qu'il enseigne, dit-on, avec une verve et un aplomb remarquables, Moleschott, chassé, à cause d'elles, de l'université de Heideberg, a vu s'ouvrir devant lui les portes des universités de Turin et de Rome et, qui plus est, les portes

même du Sénat. Tant il est vrai que, sous le règne des principes *italianissimes* de la Révolution l'impiété et la forfanterie tiennent lieu de tout, d'esprit, de vertu, de clarté, voir même de patriotisme ! Après tout, la science révolutionnaire n'a point de patrie et le savant incrédule a droit à toutes les distinctions !

Quoiqu'il en soit, voyons un peu ce que ce Hollandais enseigne à la jeunesse italienne. C'est assez simple : il répète ce que tous les matérialistes ont dit depuis Démocrite jusqu'à nous.

Désormais, plus de distinction entre l'esprit et la matière : la matière est esprit et tout est à la fois esprit et matière. Comme il n'est point de matière sans esprit, de même il n'est point d'esprit sans matière : la nature en effet n'offre point une catégorie de forces immatérielles, et les preuves sur lesquelles on se base pour affirmer l'existence d'un esprit immatériel ne sont ni assez claires, ni assez fortes.

A ceux qui voudraient voir dans ces affirmations autre chose que le pur matérialisme des anciens grecs ou des modernes païens, nous dirions de lire quelques pages de plus et d'étudier le développement qu'il donne à ces principes. Que nous importe à nous qu'il ait des nuances entre les expressions dont se sert Moleschott et celles dont se servait Holbach ? Il nous suffit, pour plaindre l'Italie, de l'avoir dans ses chaires, de savoir que pour lui toute force végétative, animale et *intellectuelle* n'est qu'une manifestation et un effet des propriétés de la matière. A l'entendre, en mesurant le crâne et en étudiant le cerveau, le savant peut connaître l'origine de l'homme cachée jusque-là dans les nuages épais d'une *mythologie* sacrée. Que dis-je ? la physiologie peut pénétrer dans le monde mystérieux de l'organe intellectuel, et là, elle mesure avec une précision mathématique non seulement la rapidité du mouvement de la volonté, mais aussi le degré de chaleur lui-même qui détermine la sublime fonction de penser, et ainsi elle démontre à n'en pouvoir douter que ces actes sont essentiellement matériels. Quant au langage, vous aviez cru comme moi qu'il est l'expression de l'idée et que partant il suppose l'intelligence et en découle. Détrompez-vous. En appliquant les lois darwiniennes, notre honorable prétend démontrer que la parole est l'effet d'un mouvement réflexe ou automatique et que les mots abstraits eux-mêmes proviennent des sensations plastiques, concrètes, en sorte que la sagesse dérive de la sensibilité du palais.

En deux mots, pour Moleschott, l'homme est à la fois un alambic et une machine, rien de plus ; s'il pense, c'est en vertu du phosphore qu'il a absorbé ; s'il parle, c'est en vertu de la transmission d'un mouvement quelconque.

Aussi la *physique sociale* (sic) veut-elle qu'à des heures, des jours et des mois déterminés, les naissances, les mariages, les morts, les suicides, les homicides, tous les actes réputés libres, se succèdent dans le monde d'après une loi fixe et immuable, avec une régularité égale à celle qui se manifeste dans le mouvement des astres et des météores. Il y a plus : notre physiologiste se fait ici alchimiste, et, d'après lui, l'influence des astres sur l'organisme humain est telle que l'éducation elle-même n'y peut rien ni en bien ni en mal. Grâce à cette science nouvelle et miraculeuse que Moleschott appelle *Physique sociale*, la morale jetée à bas de *l'antel fragile* du libre arbitre sur lequel les métaphysiciens l'avaient élevée et placée sur l'humble fondement de l'utile, produira cette palingénésie ou ce renouvellement de l'humanité qui fut le rêve de tous les grands penseurs.

Pas n'est besoin de réfuter ces monstrueuses doctrines. Un moment de réflexion montre assez quelles en seraient les conséquences pratiques. Que deviendrait l'homme, s'il perdait un moment les sublimes traditions de sa divine origine, la foi aux nobles facultés qui le poussent à la recherche du vrai et du bien, la connaissance de sa destinée sur la terre et au ciel ? Que deviendrait la société civile sans lois, sans punition ni récompenses ? Hélas ! le monde en a fait et en fait de nos jours une triste expérience. L'homme découronné comme Nabuchodonosor et chassé de son palais royal, en est réduit à errer avec les bêtes fauves, à partager avec elles leurs facultés, leurs instincts, leur fin, à ne chercher comme elles ici-bas que la satisfaction des appétits